

## Études littéraires



**Briant T. Fitch, *L'Étranger d'Albert Camus : un texte, ses lecteurs, leurs lectures* (étude méthodologique), Paris, Librairie Larousse, coll. « L », 1972, 179 p.**

**Laurent Mailhot**

Volume 7, numéro 2, août 1974

Littérature comparée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500338ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500338ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1974). Compte rendu de [Briant T. Fitch, *L'Étranger d'Albert Camus : un texte, ses lecteurs, leurs lectures* (étude méthodologique), Paris, Librairie Larousse, coll. « L », 1972, 179 p.] *Études littéraires*, 7(2), 329–331. <https://doi.org/10.7202/500338ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mais déformante, des écrits théoriques.

On voit en quoi cet ouvrage complète utilement les livres antérieurs de Barbéris. C'est la même perspective, la même façon d'envisager l'univers balzacien qui est mise en opération sur un problème particulier : celui de la politique de Balzac. Et les résultats sont aussi probants de manière générale que dans les livres antérieurs. Ce compte rendu aura sans doute permis de le montrer.

Cependant, nous ne voudrions pas le terminer sans manifester notre désaccord sur un point précis, — qui n'a rien à voir, par ailleurs, avec les analyses remarquables de l'œuvre balzacienne —, soit celui de la condamnation péremptoire — et pas nouvelle chez Barbéris — des œuvres de Flaubert et de Zola. De l'œuvre de Flaubert, Barbéris affirme qu'elle est « aujourd'hui froide comme une lune morte » et des *Rougon-Marcquart*, il écrit qu'« ils ont à peu près cessé de réellement vivre », qu'ils ne constituent qu'un « échafaudage » (p. 245) et pas une création vivante. Ces jugements, pour le moins sommaires, s'expliquent quand on adopte pour unique critère de jugement une théorie de la littérature qui évalue les œuvres à partir du seul fait qu'ils font ou non progresser notre connaissance de l'histoire.

Or, le problème, c'est de savoir si on peut juger une œuvre à partir de ce seul critère, d'une grille d'analyse aussi précise et exclusive que celle utilisée par Barbéris (et Lukaács avant lui). Grille qui permet incontestablement de voir clair, de produire des analyses pénétrantes (songeons notamment aux travaux de Lukaács sur Balzac, Zola et le roman contemporain) mais qu'on a tort, à notre avis, d'ériger en critère absolu de sélection et d'exclusion. Et pour ne donner que

l'exemple de Zola, dont Barbéris soutient que les *Rougon-Marcquart* n'ont pas donné naissance à des mythes, on pourrait facilement invoquer contre ce propos le livre admirable de Jean Borie sur *Zola et les mythes* qui montre que, bien au contraire, cette œuvre n'est que la mise en forme d'un certain nombre de mythes profondément enfouis dans l'inconscient zolien. Il est vrai que Borie utilise une grille d'analyse différente de celle de Barbéris. Mais qu'est-ce que cela prouve si ce n'est que chaque œuvre exige, pour ainsi dire, une lecture qui lui soit propre et qui permette, plus que les autres, de mettre en lumière toutes ses richesses ? Terminons là-dessus, provisoirement, cette discussion qui pourrait nous engager dans un long débat méthodologique, qui n'aurait pas sa place ici, mais que le livre de Barbéris, en un sens, appelle et sur lequel nous nous proposons d'ici peu de revenir dans un article de fond.

Jacques PELLETIER

Université du Québec à Rimouski



Brian T. FITCH, *l'Étranger d'Albert Camus ; un texte, ses lecteurs, leurs lectures* (étude méthodologique), Paris, Librairie Larousse, coll. « L », 1972, 176 p.

*L'Étranger*, à lui seul, a provoqué presque autant d'études que le reste de l'œuvre de Camus. Barrier, Castex, Champigny, Fitch, Pingaud, Rey, Rhein lui ont consacré des livres ; Sartre, Sarraute, Robbe-Grillet, Blanchot, Barthes, des articles ; C. Gadourek et C. C. O'Brien, entre autres, des chapitres importants. Et on souhaite la publication du manuscrit de Renée Balibar, *Le Style subversif de « l'Étranger »* (Université de Tours, 1966).

Sources, influences, parentés, style, composition, structure, esthétique et éthique..., on a tout scruté. Et pourtant, de *la Mort heureuse*, du *Mythe de Sisyphe* (W. M. Manly), de *la Chute*, autocritique et « allégorie du propre passé littéraire de l'écrivain » (R. Girard), l'étrange *Étranger* reçoit un éclairage nouveau, différent; il en reçoit aussi (clair-obscur) de la psychanalyse classique et de l'Histoire. Procès à suivre.

Bibliographe et directeur de la série *Albert Camus* chez Minard (*la Revue des lettres modernes*), Brian T. Fitch donne, à la fin du livre que nous examinons, une très utile bibliographie critique des travaux (en français et en anglais) sur *l'Étranger*. Il faut déjà ajouter à cette liste le dense et brillant opusculé de Bernard Pingaud (*Classiques Hachette*, coll. « Poche critique », 1972) et, au moins, les chapitres que consacrent à *l'Étranger* Alain Costes, *Albert Camus ou la parole manquante* (Payot, 1973), et Donald Lazere, *The Unique Creation of Albert Camus* (Yale University Press, 1973).

Plutôt que d'entreprendre la « genèse » du roman/récit (il faut pour cela attendre l'édition critique que prépare André Abbou), Fitch commence par rendre compte de la « réception » qu'on lui a faite. « La parution de *l'Étranger* a été un fait social, et son succès a eu autant de consistance sociologique que l'invention de la pile électrique ou celle de la presse du cœur », écrivait Barthes en 1954. Et Gaétan Picon, en 1949 : « ... s'il ne restait comme témoignage de l'homme actuel, dans quelques siècles, que ce court récit, on en prendrait une idée suffisante ».

L'étude « méthodologique » de B. T. Fitch est à la fois une synthèse et une analyse : exposé dynamique et critique des diverses lectures ou interpré-

tations (interférences biographique et politique, sociologie, métaphysique, etc.) de *l'Étranger*; examen attentif, nuancé, des principaux problèmes du texte et de l'acte de lecture (ce dernier chapitre reprend, en partie, l'édition de 1968 de *Narrateur et narration...*, le principal autre ouvrage de Fitch sur *l'Étranger*).

Dans la première partie, la lecture « ontologique » de Meursault n'ajoute guère à la lecture « existentialiste » du personnage et à la lecture « métaphysique » de l'univers de *l'Étranger*; pour situer le roman, la sociologie paraît moins efficace que la (ou le) politique. Les psychanalyses ou psychocritiques, qui dévoilent l'échec du travail de deuil et insistent sur les relations sado-masochistes (Raymond-maîtresse, Salaman-chien), rejoignent presque le point de vue de la Cour : le « meurtrier innocent » serait coupable « au moins d'un matricide symbolique et au plus d'un parricide » (p. 88). La récente étude freudienne d'Alain Costes, relativement brève sur *l'Étranger*, reprendra pour l'essentiel les articles-thèses, cités ici, de Stamm (homosexualité latente), Pichon-Rivière et Baranger (angoisses schizo-paranoïdes, dépersonnalisation, double assassinat des parents).

La seconde partie de *l'Étranger...* : *un texte, ses lecteurs, leurs lectures*, plus personnelle, relit et relie. De la signification du titre à la vraisemblance et à la cohérence, aucun problème n'est escamoté, aucune ambiguïté n'est prématurément ou abusivement dissipée. « ... Si le comportement de Meursault est le résultat d'une option prise bien avant la mort de sa mère, comment expliquer l'espèce de révélation qu'il éprouve tout à la fin du livre ? » (p. 102). Au sujet de la perspective narrative, on peut retenir l'explication ingénieuse de J.-Cl.

Pariante: « Meursault tenait un journal, ce que nous lisons est un "roman", et c'est Meursault lui-même qui est aussi l'auteur du découpage officiel » (p. 118: ici, B. T. Fitch met entre guillemets et sans [...] des passages qu'il juxtapose, amalgame; même si la citation n'est pas absolument littéraire, elle est cependant fidèle, honnête).

Il aurait été intéressant, malgré (ou à cause de) leur caractère disparate, inégal, de réserver une section aux comparaisons qu'on a développées ou esquissées entre *l'Étranger* et *le Procès* (Ph. H. Rhein, *The Urge to Live*) ou *le Rouge et le Noir* (A. Abbou), *la Nausée*, etc. Pour un dossier des études comparatives, voir *Albert Camus 4* (Minard, 1971), p. 285-323.

Sans être, heureusement, une conclusion à *l'Étranger*, le nouveau livre de B. T. Fitch est beaucoup plus qu'une introduction scolaire, universitaire; il est une lecture des lectures, une mise en situation du lecteur et du texte. La véritable relecture — distanciation, plongée et remontée, rivière et pont — est toujours vivante, actuelle. Elle reconnaît et accompagne un semblable, un frère. « Meursault, tout en nous restant inconnu et tout en jouissant d'une existence précaire d'après les critères de l'évocation romanesque traditionnelle, regagne ses droits à l'existence car son autonomie vis-à-vis du lecteur est assurée, en tant que voix narrative, par son altérité même » (p. 154).

Laurent MAILHOT

Université de Montréal

□ □ □

André BROCHU, **HUGO Amour/ Crime Révolution**, Montréal, PUM, 1974, 256 p.

Pour peu que l'on jette un coup d'œil aux ouvrages critiques consacrés à Hugo, l'on s'aperçoit que le romancier a fort peu retenu l'attention (le dramaturge guère plus d'ailleurs). On s'est vivement intéressé à la biographie, aux idées et à la poésie de Hugo. La plupart des études importantes ont voulu embrasser l'œuvre entière, et, partant, presque inévitablement l'homme Hugo, mais peu se sont arrêtées sur une œuvre particulière, les romans entre autres. Aussi, en 1964, Georges Piroué, dans son *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, pouvait-il signaler que le roman hugolien reste un « terrain vierge et fertile » (p. 11). Depuis, la gigantesque édition chronologique (1967) des *Oeuvres complètes* de Victor Hugo publiée sous la direction de Jean Massin est venue éclairer le monde romanesque de Hugo par de nombreux articles. Mais, somme toute, Hugo romancier reste, en grande partie, un inconnu. D'autant plus que personne, à ma connaissance, n'a étudié la littérature de chacune des œuvres.

C'est à ce point précis que vient s'insérer l'essai d'André Brochu, *HUGO Amour/Crime Révolution*, consacré aux *Misérables*. Brochu limite ses ambitions (encore que *les Misérables*...) à une seule œuvre, un roman, et accepte de s'y confiner. Dans son introduction, Brochu est on ne peut plus clair. Son essai a pour seul objet l'étude de la thématique des *Misérables*, mais sans dresser « la relation verticale de l'auteur à son œuvre » (p. 15), ce qui est le fait de la plupart des études thématiques, dont celles de Georges Poulet et de Jean-Pierre Richard consacrées à Hugo. Brochu marque ainsi ses distances et fixe son originalité. Cette originalité est double: elle vient d'abord du fait qu'il fait servir l'analyse structurale du